l'inverse, il les sublimait toutes deux dans un paternalisme autoritaire selon lequel il fallait s'identifier au parti qui, lui, se revendiquait globalement d'une classe travailleuse abstraite. Quelques autres exemples d'insuffisante distance critique envers les sources émaillent le texte.

Un autre problème provient – ainsi qu'on l'a vu dans l'introduction du volume – du fait que le « socialisme » n'est pas questionné. Or une distance face au discours politique frelimiste (ce qui ne relativiserait aucunement sa fonction structurante) montrerait que la rupture entre le discours d'antan et celui d'aujourd'hui est moindre qu'il n'y paraît. En effet, les nationalisations politiquement décidées (c'est-à-dire celles pour lesquelles le Frelimo ne répond pas à des sabotages ou à la fuite de patrons portugais) en 1975-1978, ne concernaient que rarement les moyens de production et avaient un objectif essentiel de « production de la nation » (écoles, hôpitaux, pompes funèbres). On peut en dire autant de la villagisation (qui ne fut pas une collectivisation). Il ne s'agissait pas là d'un prétexte comme le sous-entend l'auteur (« *it portrays the nationalisation process [...] as an affirmation not of socialism but of « mozambicanness»* », p. 97). À l'inverse, l'essentiel des nationalisations de moyens de production ont été dues à l'écroulement de la communauté portugaise du Mozambique. La « production de la nation » est le fil conducteur de l'orientation du Frelimo de ses origines à nos jours, au-delà de ses évolutions contextuelles. La « nationalisation » (au sens littéral) du pays est toujours passée avant la « socialisation », ou, plus exactement, cette dernière (souvent confondue avec une « étatisation ») n'a été qu'un outil de la première.

L'auteure, qui est politologue, termine son article par un appel aux historiens pour étudier davantage l'histoire très contemporaine du Mozambique. On ne peut qu'applaudir. Il est un peu dommage cependant que, parmi les auteurs insuffisamment nombreux qui ont été en ce sens (de 1980 à 2002 environ), elle cite surtout des auteurs de langue anglaise (p. 107) et de trop rares travaux de langue portugaise (hormis des articles de presse, il y a seulement deux ouvrages de langue portugaise dans la bibliographie) ou française (ni les travaux de C. Geffray sur le discours socialiste, ni de Brigitte Lachartre sur la ville socialiste, ni la thèse en français de Luís de Brito sur le sens de la référence au marxisme, ne sont cités). Il n'en reste pas moins que la bibliographie est importante et l'article tout à fait stimulant.

Au total, on regrettera que ce volume spécial de *Africa* se soit limité à 130 pages et que des études de cas sur le Bénin, l'Angola, la Guinée-Bissau, voire le Zimbabwe, n'aient pu être insérées. Cette remarque n'enlève rien à la qualité des articles publiés.

Juin 2007, Michel Cahen

Cahiers du Brésil contemporain (Paris, Maison des sciences de l'homme), A. Clémens P. SABOIA & D. DUCHANEL (eds), « Thèses 2000-2004 », 61-62, 2005, 234 p., index des auteurs, des concepts et géographiques, ISSN : 0989-5191 (également disponible sur < www.ehess.fr/crbc/theses.html >).

Cette livraison des *CBC* complète et prolonge, pour 2000-2004, le catalogue des thèses en sciences sociales sur le Brésil soutenues en France, publié dans le volume

quadruple (n° 57-60, 2004-2005): « Le Brésil et le marché mondial de la coopération scientifique », pour la période 1985-2004 (sur ce volume, cf. *Lusotopie*, XIII (2), 2006 : 226-231).

De 1823 à 2004, il y a eu 1 730 thèses sur le Brésil soutenues en France, dans les disciplines de l'économie (367, dont 201 pour la période 1985-2004), la géographie (262, dont 167 pour 1985-2004), la sociologie (239 et 165), la littérature (203 et 95), les sciences de l'éducation (138 et 92), l'histoire (125 et 89), l'anthropologie (120 et 89), le droit (96 et 43), les Arts (79 et 63), les sciences politiques (62 et 42), la psychanalyse (39 et 31). Les ordres d'importance de la dernière période qui, il est vrai, représente 62,9 % du total, n'ont donc pas bouleversé ceux de la longue durée. L'hypercentralisation des lieux de soutenance à Paris reste confirmée sur les vingt dernières années, oscillant entre 65 et 74 %. À Paris, l'ensemble EHESS-Universités Paris 1 et Paris 3 (dont IHEAL), fait 42,3 % du total francilien. En province, seul Toulouse est un lieu de concentration notable.

L'essentiel de la livraison des *CBC* est, après cette approche quantitative, constitué par la liste des résumés des thèses, classées par discipline, année de soutenance et ordre alphabétique d'auteurs. Grâce aux index, on pourra aussi utiliser cette partie comme une bibliographie. On a donc là un outil de premier ordre, d'autant plus qu'il est en ligne.

On regrettera juste que quelques données comparatives n'aient pas été fournies sur le nombre de thèses brésilianistes soutenues, en sciences sociales, par exemple en Amérique du Nord, en Angleterre et au Portugal. On aurait aimé que soit approchée (par l'étude des noms et prénoms des auteurs ?) la proportion de Brésiliens sur le total de doctorats brésilianistes en France.

Avril 2007, Michel Cahen

Latitudes. Cahiers lusophones (Paris), « Un autre Nordeste : Trás-os-Montes », 29, avril 2007, 128 p.

Cette livraison inclut un bien beau dossier sur le Trás-os-Montes, la magnifique province d'Outre-Monts, dans le nord-est du Portugal (p. 3-71). Il inclut :

– António Cândido FRANCO, « Chegada a Trás-os-Montes » (p. 3-4). L'auteur est écrivain, poète surréaliste et professeur à l'université d'Évora. Son texte est une ode à la « montée » (*súbida*) vers le Trás-Os-Montes.

– Anabela Pires Branco de OLIVEIRA, professeure à l'Universidade de Trás-Os-Montes e Alto Douro (UTAD), revient sur l'univers fictionnel et des contes nordestins de Pires Cabral (« A.M. Pires Cabral : « Contos Nordestinos » et le voyage vers l'Autre », p. 5-8).

– Aníbal FRIAS, de la *Fundação para a Ciência e a Tecnologia*, aborde, en un long article de synthèse, la formation sociale qui prévalait jusqu'au début des années 1980 dans la province. Importante bibliographie (« La force des choses. Rythmes et temps sociaux dans le nord du Portugal », p. 9-25).

– Fernando Alberto Torres MOREIRA revient sur la vie de celui qui a donné son nom au fameux « Mateus Rosé », un diplomate transmontain qui vécut en Suède pendant la Révolution française, puis à Copenhague et à Paris à partir de